
SOUVENIR

DE G. LENOTRE

Quand je me reporte à un quart de siècle en arrière, l'un de mes plus vifs et radieux souvenirs est certainement celui des mercredis de la rue Vaneau. Cette vieille maison bourgeoise plantée dans un quartier paisible, un peu somnolent ; ce cinquième étage si calme, studieux avec son petit balcon de fer, restent pour moi l'un des endroits les plus riches de sens, de sentiment, — d'une douceur pleine et sans fadeur — qui se puisse imaginer. C'est une étape essentielle, émouvante, un des coins de mon existence que je n'oublierai jamais : il y a de ces points lumineux qui, au couchant, ne cessent de briller.

Je respirais là un peu de l'atmosphère du grand siècle, de « la société honnête » ; la plus noble simplicité, la gentillesse la plus naturelle et la plus discrète ; il n'y avait dans l'air aucune parcelle de bassesse ou de vulgarité. Cette demeure sous les toits qui dominait les jardins de la rue de Babylone — un beau nom pour des jardins — me semblait l'oasis désirée où, dans la compagnie d'un remarquable esprit, d'un maître bienveillant, je me retrempais, je renouvelais ma provision de courage, de confiance dans le travail, je me rechargeais de curiosité, d'ardeur dans la recherche : il fallait faire mieux, toujours mieux, franchir l'obstacle... M. Lenotre était un prodigieux animateur, excitateur, l'écrivain d'histoire qui savait le plus droitement donner dans le cœur d'un sujet et en découvrir la fibre ; il passionnait par sa propre passion, par le récit — sans aucun grand mot — de ses travaux d'approche, de « circonvallation » autour d'un problème, d'une énigme. Quant à sa générosité, à l'appui amical qu'il vous prêtait, je crains bien qu'on ne les trouve plus jamais à ce degré dans la république des lettres :

il n'était nullement l'avare qui confisque le document, se garde d'ouvrir la trouée pour les autres ; au contraire il dégageait la piste afin de faciliter la course, vous montrait le but et se jugeait payé si vous l'aviez atteint ou, au moins, si vous aviez apporté une contribution utile à l'œuvre d'histoire qu'il regardait comme notre œuvre commune.

* * *

Après avoir traversé l'antichambre, le couloir étroit où l'on se frayait un passage à travers la collection du *Moniteur*, on entrait dans un salon au plafond bas, mais si clair, si joyeux ! Un feu de boulets dans l'âtre ; au mur des estampes de Saint-Aubin, de Boilly, un portrait de Le Nôtre jardinier du Roi ; dans une vitrine, des souvenirs de Marie-Antoinette, l'horloge de Louis XVI... et à la place d'honneur ces fauteuils du Temple sur lesquels on était prié de ne pas s'asseoir. Le cabinet de travail s'ouvrait sur le salon. C'était pour moi le sanctuaire : des sabres, des piques de l'époque révolutionnaire, des ceinturons, des hausse-cols gravés, des insignes civiques : Liberté, Egalité, Fraternité ou la Mort ; des cartouches en carton, cuivre, bronze ; une farandole bleue, blanche et rouge, se déroulant au milieu des livres dans un désordre apparent qui n'était, au vrai, qu'un classement parfaitement raisonné (le maître de ce musée en miniature allait toujours droit au document dont il avait besoin) ; des chaises de style Louis XV en bois laqué ; sur la cheminée quelques photographies d'amis — Victorien Sardou entre autres — et aussi des aquarelles charmantes, minutieuses et lumineuses représentant des châteaux de l'Île de France, Versailles, Rambouillet, les vestiges de Marly, de Saint-Cloud ; bien qu'il aimât dire qu'« il coulait sur un papier très cher de très pauvres couleurs », Lenotre était un aquarelliste remarquable. On retrouvait dans ses paysages, ses architectures, ce respect du détail, cette précision qui, fondus dans l'atmosphère, pénétrés de clarté, donnaient, comme à son œuvre d'historien, l'empreinte de la vie, l'élan de la résurrection.

Devant sa table, guère plus grande qu'un pupitre d'écolier, ses dossiers ouverts, il écrivait de sa petite écriture annelée, parfaitement droite et limpide. Le soleil, ce matin d'hiver, mettait des touches d'or dans sa chevelure blanche et sur sa moustache si curieusement ébouriffée qui recouvrait une bouche toute bonne. Quand vous entriez, il vous fixait de son œil vif et gai :

— Ah ! vous voilà enfin ! Ma livrée, j'espère, ne vous a pas trop fait piétiner sur le seuil ?

Et sur ce ton de bonhomie, la conversation allait son train, sérieuse, discutante avec des repos de gaité, voire de gaminerie, une cascade de souvenirs, d'anecdotes contées avec quelle saveur ! qui s'enchaînaient, se paraient d'une telle grâce heureuse que les heures passaient et que la livrée reparaisait sous les espèces de la servante qui prononçait le fatidique : « Monsieur est servi ». Lenotre bougonnait un peu et l'on se donnait rendez-vous pour le mercredi suivant. Mon ami Marc Varenne et moi nous « espérions » ce mercredi-là comme une fête.

* * *

Durant presque tout sa vie, Lenotre fut un travailleur nocturne. Dans l'admirable paix, dans la douceur, l'amour fervent et familial dont il fut toujours entouré par les siens, il poursuivait sa tâche « comme le bœuf son sillon », c'était son mot.

Ce qu'il avait écrit, il le lisait tout haut à la veillée, mais les marques d'approbation, d'admiration qu'il recevait n'étaient point pour lui la pierre de touche et, à ce propos, il rappelait en riant ces paroles d'Adrien Hébrard, le directeur du *Temps* : « Votre femme et votre fille ont le sens de la *badernité* ». Non, le plus sûr en cette matière était d'appliquer le précepte qu'il tenait d'un auteur dramatique « Ne croyez pas au suffrage des autres. Lisez pour vous-même à voix haute ce que vous avez écrit. Aux passages mauvais, votre voix faiblira malgré vous. » Et cet autre précepte, excellent pour inciter l'écrivain à ne pas se répandre, donné celui-ci par le dramaturge Sardou : « Figurez-vous que vous allez télégraphier votre œuvre à Pékin. Chaque mot coûte cher... Ensuite, vous pouvez faire jouer ». Avec une modestie incroyable et foncière chez lui, il acceptait les conseils, les directives de gens qui tous n'étaient pas du métier, ne se jugeait nullement infaillible ; et pourtant quelle longue, féconde expérience il avait acquise depuis cette année 1881 (il était né en 1857), où il publiait sous son nom, Théodore Gosselin, une curieuse *Histoire anecdotique des salons de peinture depuis 1673* !

Pourquoi adopta-t-il le pseudonyme de Lenotre ? C'est une manière de petit roman. Pendant la guerre de Vendée, son arrière-grand-père, officier républicain, fut pris par les royalistes. Grâce

à un ruban blanc trouvé sur lui et que les chouans crurent être un emblème secret de ses opinions politiques, il eut la vie sauve. Or, ce ruban lui avait été donné, au sortir d'un bal, par une jeune fille qu'il aimait et qu'il épousa plus tard. Cette jeune fille se nommait Geneviève Le Nôtre, elle était la dernière descendante du grand maître des jardins.

A l'endroit même où il naquit, à Richemont en Lorraine, Lenotre retrouvait une atmosphère de drame, d'histoire. Sa famille habitait le château de Pépinville qui avait sa légende : le dernier possédant du domaine, M. de Vignolles, suspect d'incivisme et de menées contre-révolutionnaires, avait été condamné à mort, envoyé à l'échafaud... et c'est ainsi que, tout jeune, Théodore Cosselin, apprit à comprendre, à sentir ce qu'était une tragédie de la Révolution, et au lieu même où elle se passa. Un hasard, lourd de conséquences...

Vers dix heures du soir, après la veillée, il restait seul, seul avec le fantôme de M. de Vignolles et de tant d'autres dont il avait fait la connaissance durant sa longue vie de travailleur. La rue Vaneau, grâce à Dieu et pour notre plus grand bonheur, ignore les détonations, les halètements, le hurvari de la civilisation industrielle, et rien ne gênait les évocations du magicien. Robespierre était là et Catherine Théot, et Charrette et Danton, le chevalier de Rougeville, Amar, le boucher Legendre et Louis XVII et les conspirateurs de la Mirlitantouille... tous, tous ceux que, dans la paix propice de la nuit, Lenotre a su rendre à la lumière. Il avait ses copies d'archives, ses livres, ses brochures à portée de la main, et sur la minuscule table les fantômes reprenaient forme. Vers deux heures du matin, il fermait ses cahiers, ses dossiers, lisait un petit roman, une pièce de théâtre, pour « se laver l'esprit » comme il disait (le théâtre de Scribe lui paraissait à cet égard particulièrement efficace) et allait se coucher.

Alexandre Dumas — j'entends le père, celui qui, tout compte fait, mérite vraiment de rester dans la mémoire des hommes — disait : « Il est permis de violer l'histoire pourvu qu'on lui fasse un enfant », et comme il avait du tempérament, il s'en acquittait fort bien. A l'heure actuelle, le peuple français connaît son passé beaucoup moins, je crois, par les manuels qu'à travers les prodigieuses imaginations du père des *Trois Mousquetaires*. Mais les historiens ne peuvent se permettre de pareils divertissements, et les magisters d'autrefois se sont, par réaction, ingéniés à rendre

illisible le récit des drames oubliés, à stériliser les faits qui pourtant gardaient encore dans leur substance je ne sais quel germe de vie ; mais la dignité de l'Histoire — déesse chaste, sorte de Diane cloîtrée dans l'École — ne s'accommodait pas d'un semblant même de geste passionné, et ce fut un beau scandale quand, sous le règne bourgeois de Louis-Philippe, Michelet vint en Gargantua secouer la quiétude poussiéreuse des vieilles paperasses : on massacrait l'Histoire en la rendant vivante, émouvante, humaine.

Sans doute Michelet dépassa le but, sauta, comme on dit, par-dessus le cheval. Son style perpétuellement tendu, noueux et quasi forcené, ses personnages excessifs, immanquablement saints ou criminels, héros ou gredins, ses tableaux bourrés de contrastes, hauts en couleur, heurtés et sans demi-teintes, laissent à distance une impression de diablerie ; mais le scandale qu'il causa nous étonne aujourd'hui. L'histoire vivante — non l'histoire romancée qui, elle, n'est qu'un avorton né d'une erreur lourde, d'une invention bornée où « le coup de pouce » vise à produire un effet manqué d'avance parce que faux — s'est fait reconnaître, a enfin conquis droit de cité. On s'est aperçu que l'ouvrage de l'historien ne vaut que s'il est soutenu, étayé par le cœur : celui qui aligne avec soin, avec même une sévère critique des textes, les petits papiers qu'il a entassés, n'a rien fait ; il faut de ce passé scriptural, sépulcral, figé et muet, extraire l'étincelle vibrante, agissante ; il faut comprendre, sentir, aimer et, sans altérer la vérité, faire sortir de l'humus accumulé par les siècles une floraison nouvelle, rendre l'action et le mouvement à ces figures qui, sous la main des magisters, conservaient l'immobilité froide de pièces de musée.

Lenotre fut le maître incontesté de l'histoire debout et en mouvement, l'écrivain étonnant qui nous fit assister en personne aux drames d'une époque. Il était arrivé à se composer un univers révolutionnaire, il s'y mouvait à l'aise, connaissait par le menu les hommes de ce temps, leurs mœurs, leurs habitudes, leur costume ; il connaissait les événements, les pierres, et le *pedigree* du moindre comparse n'avait pas de secret pour lui ; il savait où ce comparselà avait vécu, quelles avaient été ses joies, ses terreurs et ses palinodies ; il replaçait devant nos yeux une société disparue, la remettait dans ses maisons et dans ses meubles.

Mais il n'était jamais satisfait et ce travail d'approche, cette inlassable recherche le tenaient sans cesse en haleine. Je me rappelle avec quelle joie triomphante il me confia la découverte aux archives

de la Marine de documents sur la déportation des derniers terroristes.

Parfois je le rencontrais quai des Orfèvres, tout en haut du bâtiment qui donne sur la place. Là, après avoir monté une série d'escaliers, côtoyé de robustes gaillards aux moustaches épaisses et aux souliers cloutés, ou de tristes personnages dont les poignets étaient joints ; après avoir entendu claquer d'innombrables portes et reçu en plein visage des bouffées de moisissure, on entrait dans une longue salle sur laquelle s'ouvrait un corridor ; au mur des estampes, des plans de Paris, les portraits gravés des lieutenants de police notoires. De là on redescendait un escalier et dans une espèce de cave éclairée d'en haut on découvrait une table couverte de reps vert : les Archives de la Préfecture de Police — archives bien réduites depuis les incendies de la Commune : mais, par bonheur, durant le siège, plusieurs cartons avaient servi à capitonner la Vénus de Milo ; et grâce à Vénus, la moisson des chercheurs ne fut pas totalement détruite. Un endroit baroque et tout de même favorable ! Dans cette manière d'in-pace où s'entassent encore les vestiges d'un monceau de tragédies, l'esprit s'aiguise, les morts deviennent plus proches.

Aux Archives nationales, dans cet incomparable quartier du Marais, nos rencontres avaient un caractère différent : l'hôtel Soubise est tout lumière, clarté ; la belle grille, la cour et ses portiques, la noble façade et la salle de travail aux innombrables fenêtres... Là, M. Lenotre était chez lui ; je l'ai accompagné dans cette pièce meublée d'une longue table d'acajou — celle-là même où, le 9 thermidor fut étendu Robespierre, la mâchoire fracassée ; je l'ai suivi à travers ce musée singulièrement évocateur qui rassemble les pièces à conviction, la preuve visuelle, le témoignage objectif, vivant de ce que contiennent les innombrables papiers classés dans les cartons... Quand nous passions devant la machine infernale de Fieschi — ces canons de fusil rangés sur un châssis de bois et qui fauchèrent le cortège de Louis-Philippe en juillet 1835 — il me disait :

— Ça c'est votre affaire.

Mais votre affaire était aussi la sienne. Aux instants de repos, nous nous promenions dans la grande cour solitaire des Archives, à deux pas de l'hôtel Barbette, du labyrinthe de rues où couva la révolution à toutes les époques, en 1793 comme en 1832, en 1848... et les conversations auxquelles se mêlait parfois le savant archiviste

Charles Schmidt prenaient dans ce voisinage je ne sais quel tour voilé de gravité.

* * *

Petite histoire, Lenotre admettait, revendiquait le mot ; mais de cette petite histoire débordante de vie qu'il rapprochait de nous, qu'il rendait présente, tangible, il construisait l'autre, celle qu'on appelle la grande. Le drame révolutionnaire, tel qu'il se déroula, n'est entré dans notre courant, dans notre habitude intellectuelle, il ne s'est vraiment popularisé que depuis les travaux de Lenotre. L'homme de 1793, son aspect, ses gestes, sa vie quotidienne, c'est lui qui pour la première fois nous les a révélés... « La topographie, répétait-il, est l'un des yeux de l'histoire ». Et voilà pourquoi il était attentif à dessiner des plans, des coins du vieux Paris, à situer un épisode ; pourquoi il consultait souvent aux Archives Nationales cette fameuse série O³ bien connue des *aficionados*. Si le temps, si le sort le lui eussent permis, il aurait écrit un récit des fastes de l'ancienne France avec ces seuls documents, d'une signification profonde pour ceux qui, comme lui, ont acquis la faculté, le droit de transposer leur esprit un ou deux siècles en arrière.

On s'apercevra un jour du vide, du « manque » causés par la disparition de ce grand historien. Un Lenotre ne se refait pas en quelques années ; et ce qu'une telle œuvre suppose de savoir, de souvenirs, de méditations, d'intuition, d'expérience, on ne le réalise point encore. L'esprit souffle où il veut. Lenotre avait le don. Sa robuste sympathie s'étendait à tous les personnages en compagnie desquels il vivait. Il n'avait rien d'un partisan, ne haïssait pas, s'efforçait de saisir l'âme de ces fanatiques, de ces malheureux ballottés, bouleversés par d'étonnantes tempêtes, des bourrasques inouïes d'événements. Je ne l'ai jamais entendu médire de Robespierre ; la médisance, l'animadversion, le mépris sont méthodes de facilité ; rien de plus aisé et de plus vide que l'éloquence moralisatrice, les éclats de vertueuse indignation. Tout uniment Lenotre tâchait de replacer devant lui, face à face, dans un moment, une circonstance donnés, ses héros et de comprendre à quels mobiles ils avaient obéi.

Avant lui, c'était un travers assez commun d'imaginer la Révolution, et plus particulièrement la Terreur, synthétisées par une opposition irréductible des idées, une levée en masse d'une partie de la nation contre l'autre, la première pourvoyant large-

ment la guillotine avec la seconde. Cette construction de l'esprit, née d'une paresse naturelle et aussi des préoccupations de confectionneurs de manuels, paraît aujourd'hui un peu simpliste ; que pour la commodité de l'enseignement et l'édification des jeunes générations on réduise ces temps troublés à un duel interminable entre les tenants du passé et les pionniers de l'avenir, je le veux bien ; pourtant Lenotre a montré que ce duel eut ses pauses et cette fièvre civique ses rémissions, que l'humanité toute pure, la pitié toute nue, le dévouement désintéressé trouvèrent parfois le biais où se glisser au milieu des discordes, des trahisons et des égorgements. C'était pour lui un plaisir particulier de rapporter les exemples de mansuétude, de magnanimité, d'intelligence — vertu plus rare encore — qui prennent un accent réconfortant au milieu des lâchetés, des bassesses de cette glorieuse époque ; dans un débordement de brutalité, il se plaisait à découvrir, à décrire ces oasis sereines qui permettent de retrouver un peu de considération pour l'animal humain.

Que ne puis-je reproduire sténographiquement ses récits, rendre le ton de sa voix claire, directe, sans hésitation ni retours, la voix d'un homme qui parle de ce qu'il sait, de ce qu'il a vu !

Voici Clemenceau (Joseph), juge élu au tribunal de district de Beaupréau. Une nuit de mars 1793, il est fait prisonnier par les Vendéens, traîné de bourg en bourg à la suite de l'armée rebelle et ne cache pas que sa peur est extrême ; d'un instant à l'autre, il peut être mis au mur, car en dépit de la charge dont il est revêtu, les chefs royalistes ne semblent pas l'avoir en particulière estime. Eh bien ! il se trompe du tout au tout. A Mortagne, village pittoresque qui sert d'arsenal aux Vendéens, il obtient d'être reçu par une royaliste notoire, M^{me} de la Tremblaye, qui avec une générosité spontanée s'emploie à rendre plus douce sa captivité. Clemenceau est transféré à Chatillon où ses geôliers finissent par lui donner la ville comme prison ; et le juge déconstitué montre à tout venant sa mine pitoyable, sa redingote en lambeaux : un gibier tout prêt pour « les brigands » comme disent les commissaires de la Convention. Un soir, à l'auberge, Clemenceau dîne au milieu des « blancs » et observe un silence prudent ; mais ses voisins se sont renseignés auprès de l'hôtelier ; l'un d'eux s'avance et avec une courtoisie parfaite : « J'ai moi-même été détenu par les républicains pour cause d'opinion ; vous êtes patriote, je suis royaliste, mais nos opinions sont respectivement libres et chacun de nous est honnête

homme, quelle que soit sa manière de voir. » Le lendemain, Clemenceau s'assied entre deux ennemis confortablement, longuement ; il faudra une contre-attaque des révolutionnaire pour le rendre à la vraie liberté... Mais, afin de respirer à nouveau l'air du moment, Lenotre ajoutait : « La bienfaitrice de Clemenceau, Mme de la Tremblaye, fut prise quelque mois plus tard par les « bleus » et sommairement fusillée. »

Clemenceau, c'est un fonctionnaire rescapé, une individualité malgré tout remplaçable. L'exemple suivant, rapporté par Lenotre, est d'une valeur plus exceptionnelle : lorsque en 1792 l'Assemblée proclame la patrie en danger, l'enthousiasme à Bayeux est si grand qu'au lieu de 15 volontaires imposés il s'en présente 264 : de quoi réjouir le cœur des bons citoyens. Mais devant ce concours populaire la municipalité s'avoue fort empêchée : elle réquisitionne bien les fourgons mais les bâches manquent : sur quoi un malin suggère que la tapisserie de la reine Mathilde — une bande d'étoffe qui compte dans les soixante-dix mètres de longueur — ferait admirablement l'affaire. Merveilleuse idée : l'œuvre vénérable, la broderie sans prix qui retrace la conquête du roi Guillaume, est décrochée, déroulée, et recouvre les fusils, les bagages des volontaires. Le fourgon s'ébranle quand soudain un homme accourt, saisit la bride des chevaux, crie, vitupère, harangue : va-t-on dérober, traiter ainsi le trésor de Bayeux, dévaliser la ville ? L'homme a de l'éloquence, l'éloquence qu'il faut, celle de la tribune : c'est un ancien avocat devenu capitaine de la garde nationale... La foule interdite d'abord, écoute, opine : « C'est juste ! c'est juste ! » et la tapisserie enroulée de nouveau est remise dans les mains du capitaine qui pieusement va l'enfermer dans une armoire avec des dossiers. Ce héros, car c'en est un, s'appelle Lambert le Forestier. Il ne se contenta point d'ailleurs de sauver la relique qui fait aujourd'hui encore la gloire et la fortune des Bajocasses ; il sauva plus tard la cathédrale elle-même ; mais ce héros a-t-il reçu de la postérité l'hommage qu'il méritait ? Y a-t-il à Bayeux une rue Lambert le Forestier ?

Ces aspects, trop rares, de la vie française durant cet « intermezzo » de quinze années, Lenotre les enregistrait avec un soin particulier, et tel de ses récits prenait une valeur exemplaire. L'histoire du curé de Conteville, entre beaucoup d'autres, pourrait fournir le thème d'un roman à la Barbey d'Aurevilly. En voici le squelette : l'abbé Rever, prêtre constitutionnel, fidèle à son ser-

ment de 1791 et déboulonné par le Concordat, s'efface devant son successeur l'abbé Dumanoir, lui remet les clés du tabernacle et de la sacristie, disant : « Considérez-vous ici comme chez vous; je n'y serai le maître qu'après vous. » Mais Dumanoir prend en affection l'assermenté, ne peut plus se séparer de lui et plus tard leurs deux tombes seront placées côte à côte.

Parfois, l'historien découvrait avec une curiosité amusée les parodies provinciales de la Révolution parisienne : grands mots, grands gestes, menaces effroyables... et pas une goutte de sang. C'est le cas de Clamecy, où les patriotes s'affublaient de noms héroïques : Scevola Frottier, Cassius Gillois, Torquatus Duchêne, et braillaient dans les clubs ; où les promenades civiques étaient à l'honneur, où le cortège de la déesse Raison serpentait à travers les rues tortueuses jusqu'à l'église Saint-Martin dans un moutonnement de bourgeois portant des gilets à la Robespierre et de tricoteuses glapissant une adaptation de la Carmagnole ; mais la déesse Raison, une lingère vêtue d'un casaquin et d'un jupon blanc, refusa obstinément de franchir la porte de l'église transformée en temple, car elle pressentait une profanation. Tout est là : elle n'entra point dans le temple, la déesse-lingère forgée par les Clamecicois fanatiques de l'Incorruptible ; les patriotes allèrent bonnement danser à l'auberge voisine. Et ce fut très bien ainsi..

La crainte d'une profanation, le respect de la foi ancienne, Lenotre les retrouvait dans cette scène qui se passa sous la Terreur en France-Comté : on amène devant le tribunal criminel un prêtre insermenté, porteur d'hosties. Huées de l'assistance, les juges gardent leur chapeau sur la tête. Le président demande : « Les hosties sont-elles consacrées ? — Oui, répond le prêtre. » Le président se découvre : « Qu'on se taise. Tous debout... Le Maître du Monde est présent... » On va chercher un prêtre constitutionnel qui se met à genoux, adore et emporte les hosties. Puis la séance est reprise, le prêtre insermenté condamné à mort...

Ces hommes, disait Lenotre en parlant des terroristes, n'étaient point des forcenés, des enragés ; ils avaient parfois un fond de bonté, mais les événements les emportaient et puis ils avaient peur. Ménié, qui habitait Ambert, était une sorte de patriarche, l'oracle du pays ; chacun le consultait. Arrive la Convention, il est nommé député, devient un des plus farouches pourvoyeurs de la guillotine, fait brûler un village d'anti-patriotes, tandis qu'assis sous une tente il déjeune au son d'un orchestre... Après

la Convention, il rentre chez lui et le patriarche d'autrefois reparait. Exilé comme régicide, les curés d'Ambert rédigent une pétition pour qu'on fasse revenir cet homme de bien dont on ne peut se passer...

Et le membre de la Commune, Hébert, qu'y avait-il au fond de cet homme-là ? Il avait épousé une jeune fille qui entrée au couvent avait été libérée par la Révolution, il s'entretenait avec ses intimes de « sujets élevés » ; mais si dans l'escalier, il entendait les pas d'un sans-culotte, il jurait, sacrait, parlait de Marie-Antoinette et de son « col de grue ». Le sans-culotte parti, il s'excusait auprès de ses amis : « Que voulez-vous ? C'est le métier. » Était-il royaliste ? On peut le croire. Né à Alençon comme le royaliste Puisaye, il fut partisan décidé de la mort de la reine, mais n'était-ce pas pour préserver l'enfant, le dauphin qu'il avait sous la main ? Le fait est qu'après son exécution sa veuve fut pensionnée par un ci-devant.

Les tableaux s'enchaînaient dans ces récits évocateurs, et les réflexions du conteur ouvraient sans cesse de nouveaux horizons. A Paris, un jour, une femme se présente à la porte d'un Girondin, est reçue par la fille de celui-ci : « Mon père n'est pas là. — Qu'il se cache. » Le père rentré, la fille lui raconte la visite de la femme qui n'a point dit son nom. Il rit, s'écrie qu'il n'a rien à craindre. Le soir même, éclate le coup d'Etat contre la Gironde. Le père est guillotiné... La visiteuse s'appelait Charlotte Corday ; elle avait appris à Caen le nom du Girondin qu'on lui avait présenté comme un honnête homme.

A côté du nom célèbre de la descendante de Corneille, voici Villé le cuisinier. N'ayant pas de quoi vivre, il va voir Saint-Just qui lui dit : « Je te prends comme domestique, mais je ne te paierai que le 10 thermidor. » Interrogé après la chute de Robespierre, Villé répond : « On ne me payait pas, mais Saint-Just m'avait fait juré au tribunal révolutionnaire. » En cette qualité, Villé touchait 18 francs par jour ; il ne savait ni lire ni écrire.

Après le cuisinier, la princesse, la duchesse de Bourbon, veuve de Philippe-Egalité. Celle-ci donne dans l'illuminisme, traverse la Révolution sans être inquiétée. C'est grâce à elle que Saint-Martin, le philosophe inconnu, le Robinson de la spiritualité comme il s'appelait lui-même, obtient un laissez-passer, navigue à sa guise au milieu des révolutionnaires et monte la garde au Temple où Louis XVII est enfermé. Quand la duchesse part pour l'Espagne, on la fait accompagner par un certain Ruffin, homme marié dont

elle s'éprend ; dans la voiture qui les emporte, on se rapproche, les genoux se croisent... Ruffin a raconté l'idylle dans un livre imprimé en Espagne et devenu presque introuvable...

* * *

Mais la figure révolutionnaire qui hantait Lenotre, c'était Robespierre. A ce propos, je me rappelle, j'entends encore une conversation, un monologue plutôt qui est resté parfaitement net, présent à mon esprit. C'était en décembre 1924. Je revois l'auteur de *Robespierre et la Mère de Dieu* (Catherine Théot), quasi-monacal, vêtu de sa petite blouse bleue, au col largement ouvert, assis sur un canapé près de la cheminée.

— La *Revue des Deux Mondes*, disait-il avec une modestie vraiment stupéfiante, ne m'accorde que trente-deux pages pour le premier chapitre de Robespierre : quarante lignes à la page, soixante lettres à la ligne. Il faut se soumettre à ce canon, comprimer mon récit. Et pourtant combien de choses à raconter ! Si j'étais Balzac et que je pusse me laisser aller, j'en aurais pour six cents pages ! Mais au fond Doumic a raison de me forcer à me restreindre...

Puis se rebellant :

— Le moyen pourtant de raconter en trente-deux pages ceci : ce petit garçon qui a une tare originelle — il est bâtard — vit chez sa tante et son oncle dit : « Ce gaillard-là nous coûte trop cher ! » Il a beaucoup de talent mais se sent petit à côté de ses camarades : de mauvais habits, des souliers troués. Et pourtant il reste au milieu d'eux, ruminant sa rancune... Les années passent : avocat... ; les causes sont rares dans cette ville d'Arras ; une année il en a dix-sept, puis il n'en a plus que dix. Il a faim, on se moque de lui. Quand il est nommé député aux Etats Généraux, un duc de je ne sais quoi fait la silhouette de ceux qui passent : il y en a un fringant, un autre élégant, mais il y a le jocrisse, l'âne dont on rit : c'est Maximilien qui prend mal toutes les plaisanteries et qui regimbe. C'est le comique du troupeau, le bourru mécontent... Et ce bourru arrive à Versailles, suivi de deux ruraux députés comme lui. Ces deux ruraux disparaissent, on n'en parle plus. Pourtant il dine avec eux, avec les paysans, dans cette table d'hôte instituée à Versailles pour les députés pauvres. Et peu à peu, il monte, il monte... Et sentant sa puissance il fait le vide autour de lui, abat ce qui le gêne. Il semble au pinacle mais il y a toujours

quelqu'un qui le gêne ! Alors, il fait la loi de prairial qui est vraiment la loi la plus abominable, mais pouvait-il, à sa place, faire autrement ? A mesure qu'il montait, il se sentait de plus en plus menacé ; il avait balayé la Gironde, la Montagne mais il devinait à côté de lui des gens qui disaient : « Quand le descendrons-nous ? » C'est alors que Vadier, méridional malin du Comité de Sûreté générale, mit en chasse Sénar le mouchard. Et un jour Sénar vint et dit au patron : « Je crois que j'ai votre affaire ». Il avait trouvé sous le matelas de Catherine la visionnaire, l'Eve Nouvelle, une lettre adressée à Robespierre, lui annonçant que sa mission était prédite dans Ezechiel !... Et, en somme, le Vadier n'a peut-être pas tant menti ! Je commence à croire que Robespierre avait foi en Catherine, elle venait le voir à Choisy.... Mais comment raconter tout cela en trente-deux pages ? J'ai préparé mon manuscrit, il y a des pages pour tant de lignes. Je vais écrire et puis je refondrai cela après... »

Et m'associant avec bienveillance à ses soucis d'écrivain, il terminait : « Allez, ces soucis-là, c'est notre histoire à tous. »

* * *

Je crois que peu d'historiens ont eu au même degré que Lenotre le sens dramatique des choses. Son savoir, ses souvenirs lui permettaient d'animer un monument, un objet, de les replacer dans leur époque, de les envelopper du jour qui leur donnait toute leur valeur ; et je ne puis passer place de la Concorde sans penser au récit qu'il faisait du pillage du garde-meuble.

Le paysage d'abord. A la fin du XVIII^e siècle, la place Louis XV ne se distingue guère d'un terrain vague, d'une garenne où s'assemblent les oisifs, les bavards et aussi les mauvais garçons. Or, au milieu de cette garenne-là s'élèvent deux monuments magnifiques, œuvre de Gabriel — les pavillons qui encadrent actuellement l'entrée de la rue Royale.

Dans l'un de ces pavillons, celui qui touche la rue Saint-Florentin, s'entassaient jadis les richesses que la Maison de France avait accumulées au cours des siècles ; on y admirait la chapelle d'or du cardinal de Richelieu incrustée de diamants et de rubis, la nef d'or du roi éblouissante de pierreries, des armes de prix, les canons d'argent offerts à Louis XIV par le roi de Siam, des vases magnifiques, des agathes, des améthystes. Ce trésor semblait à l'abri des

désordres de la rue, et son conservateur, un homme de goût, Thierry de Ville d'Avray, veillait sur lui avec un amour paisible ; il était si confiant qu'il avait constitué au premier étage du garde-meuble un musée où le public était admis une fois par mois pendant l'été.

Initiative qui n'était pas sans danger. Le bon peuple de Paris dans sa majorité s'extasia sans doute devant les richesses de son souverain, mais les mauvais garçons envisagèrent d'un autre biais cette exposition. En juillet 1789, les patriotes de la première heure envahirent le pavillon de Gabriel et firent main basse sur l'armure de François I^{er}, celle d'Henri II et autres antiquailles augustes ; on raconte même que c'est un projectile tiré par l'un des canons d'argent du roi de Siam qui coupa la chaîne du pont-levis de la Bastille. Quel symbole ! s'écriait Lenotre.

Maintenant le chemin était connu. En juillet le peuple n'avait pris que des armes, « du fer pour foudroyer les tyrans », mais d'autres, moins pénétrés d'ardeur patriotique, avaient vu les bijoux et aussi certaine commode qui contenait, disait-on, des pierres d'une valeur inestimable comme *le Régent* et *le Sancy*. Pourquoi, à l'occasion, ne pas revenir faire un tour dans ce bienheureux garde-meuble miraculeusement placé auprès d'un bois et pas trop surveillé ?

Après le 10 août 1792 et la chute de la monarchie, l'administration révolutionnaire crut bon de mettre sous scellés les richesses du despotisme : quelques rubans, quelques cachets de cire, et tout fut dit : la loi veillait, cela suffisait. Cependant, pour renforcer cette protection toute mystique, deux postes militaires furent établis, l'un à l'entrée centrale du monument, l'autre dans la rue Saint-Florentin. Mais les mauvais garçons rêvaient encore des merveilles entrevues au soleil de juillet 89. N'était-il pas raisonnable que les trésors de la ci-devant royauté fussent récupérés par les humbles et servissent à leur assurer une existence véritablement citoyenne ? Voilà pourquoi dans la nuit du 11 septembre 1792 une trentaine de gaillards dont certains portaient l'uniforme de gardes nationaux se réunirent devant le pavillon de Gabriel.

Le factionnaire pensa : « Une patrouille » et s'en fut se coucher.

Cependant les gens de la patrouille s'accrochant aux potences de fer qui supportent les lanternes, pénétrèrent au premier étage. Sécurité complète : on remplit les poches et l'on redescend par où l'on est venu. Jamais besogne ne fut plus aisée ; mais en une

seule expédition on ne peut tout emporter. Qu'à cela ne tiennet ! On reviendra. Pendant la nuit du 13 au 14 septembre, nouvelle escalade ; puis dans la nuit du 15, mais cette fois pour travailler plus confortablement et sans trop se presser, on se munit de victuailles, de litres de vin et aussi de chandelles. Le musée de Thierry de Ville d'Avray, la commode aux diamants sont consciencieusement vidés, ratissés, et tout serait au mieux si, redescendus sur la place, ces messieurs ne s'étaient permis quelque discussion au sujet du partage. Une patrouille — une vraie, il y en avait, paraît-il — intervient ; les mauvais garçons s'égaillent ; mais l'un d'eux, maladroit ou retardataire, reste perché sur une potence de fer d'où on le décroche. Il avoue tout, conduit les représentants de l'ordre par le chemin qui lui est familier... Un spectacle navrant, un champ de bataille où, à côté de diamants oubliés, traînent des peaux de saucissons et des bouts de chandelle ; pourtant les scellés sont intacts, la loi veille toujours.

De ces bijoux, certains retournèrent au bercail, le *Régent* un an plus tard. Pour le *Sancy*, on le retrouva au mois de décembre 1792 dans la gouttière d'une mesure du cul-de-sac Saint-Honoré...

Une promenade en compagnie de Lenotre était un émerveillement : Versailles, Rambouillet où il résidait en été (il était grand pêcheur et appréciait forts les brochets de l'étang de Voisin), Maintenon, Epernon, Nogent-le-Roi..., tous ces nobles endroits prenaient, lorsqu'il vous y conduisait, une valeur insoupçonnée ; il nourrissait pour ainsi dire le paysage, le développait, ouvrait sans cesse des perspectives. Dans le jardin de Le Nôtre à Maintenon, il était vraiment roi !

Mais c'est à Paris surtout qu'il faisait bon le suivre, au cimetière de Picpus par exemple, dans ce champ de repos, cette enclave silencieuse en pleine capitale, dont il connaissait toutes les tombes. Pourtant, la visite qui m'a laissé le plus émouvant souvenir est celle des Carmes. Chemin faisant, Lenotre remodelait pour Marc Varenne et moi ce quartier de Paris tel qu'il était sous la Révolution. — Entre la rue Cassette et la rue du Regard s'étendait un jardin charmant. On entrait par l'église de la rue de Vaugirard, à deux pas du Luxembourg, et après avoir traversé la sacristie à gauche du chœur, on suivait un couloir étroit qui aboutissait à un perron à double rampe. Là, c'était une espèce de campagne, une campagne aménagée pour le loisir ou la méditation. Des allées de tilleuls et de marronniers qui se croisaient à angle droit pour

former des cloîtres de verdure, un bassin entouré de bancs de pierres ; de hauts murs couverts d'espaliers et au-delà un petit oratoire. Enclos paisible, délicieux. Mais les moines ne se contentaient pas de cette retraite toute d'agrément et propre aux réflexions, aux échappées mystiques ; ils avaient aussi leurs serres, leur potager, leur jardin de fleurs, de simples avec lesquelles ils composaient d'efficaces électuaires, et aussi un petit bois ombreux, percé à la française.

Aujourd'hui le jardin des Carmes s'est singulièrement amenuisé, rétréci sous la pression de la civilisation industrielle ; ce n'est plus qu'un étroit espace, étouffé entre des murs, refoulé par le percement des rues... ; mais ce jardin, Lenotre l'agrandissait pour nous, lui rendait sa physionomie d'autrefois.

... Le 2 septembre 1792, un dimanche ensoleillé. Les prêtres, prisonniers, profitant d'une grâce de leurs geôliers, se promenaient dans l'enclos. Mais la veille, Paris avait appris que les Prussiens étaient à Verdun, et tout à coup des hommes armés se précipitent sur les promeneurs : « La chasse à la bête noire commence, le parc aux cerfs ! ». Je voudrais rendre l'accent de notre guide, la précision, la netteté simple de ses paroles, tandis qu'il désignait les lieux, qu'il marquait la place des massacres qui rougirent de sang la terre que nous foulions. Je voyais la fuite éperdue de ces prêtres tirés à la volée s'ils tentaient de s'échapper en escaladant les murs ; je voyais l'abbé Giraud tranquillement assis sur le banc de pierre et tombant, l'instant d'après, le crâne fendu par un coup de sabre. Je voyais l'archevêque d'Arles, Mgr du Lau d'Allemans qui, écartant ses compagnons, s'avancait les mains croisées sur la poitrine : « Je suis celui que vous cherchez ! » Et soudain j'entendais une voix impérieuse : « Arrêtez ! Ce n'est pas ça ! C'est trop tôt ! Il faut s'y prendre autrement. »

Et Lenotre nous montrait M. Maillard, homme important, un sabre battant les pans de sa redingote grise, qui venait prendre la direction des opérations après avoir exercé son ministère à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés où une vingtaine de prêtres avaient trouvé la mort. Simulacre de légalité. On ne tue plus au vol, ce n'est plus un « tiré » civique. M. Maillard, de sa profession agent d'affaires, âgé de vingt-neuf ans, est assis devant une table ; il a, étalée devant les yeux, la liste des détenus, une centaine environ. Un citoyen doué d'une solide voix fait l'appel ; deux par deux, les prêtres enfermés dans l'église avancent, traversent un corridor

et arrivés devant Maillard s'entendent poser cette question, cette unique question : « Avez-vous prêté le serment ? — Non. » Un geste de Maillard, les prêtres passent à gauche, suivent le couloir ; sur le haut du perron les massacreurs les attendent, sabres, piques, haches levés. Le condamné dégringole les marches et va grossir le tas de cadavres.

Certains échappèrent. Lenotre nous montrait un réduit sous la chaire de l'église, où un abbé et un frère se blottirent ; un autre, avec l'aide d'un garde national, se dissimula derrière une porte, et blessé, pantelant, parvint à gagner la rue de Vaugirard. Mais ces rescapés furent peu nombreux ; l'appel se prolongea, les cadavres s'amoncelèrent au bas du perron, où Lenotre nous faisait lire ces deux mots : *Hic ceciderunt*. C'est ici qu'ils tombèrent.

Depuis cette visite, en passant le long du mur des Carmes, dans ce quartier qui vers le soir se couvre d'une chape de silence, il me semble entendre dans le lointain le tiré des patriotes et apercevoir la redingote, le sabre de M. Maillard.

* * *

« Le cas Louis XVII, c'est la plus belle, la plus tragique énigme de l'histoire. »

Cette phrase, je l'ai souvent entendu répéter par Lenotre et il avait qualité pour parler ainsi : cette énigme le passionnait ; il lui a consacré un livre qui fait autorité et qu'on ne peut lire, relire sans émotion, mais il ne se flattait pas d'avoir déchiffré l'énigme et suivait avec une curiosité, une impatience presque fébriles les beaux travaux, les recherches de Paul Sainte-Claire-Deville.

En effet, quel insondable mystère ! Voici un fac-simile de l'écriture du dauphin, bien nette, moulée — on sent que la plume d'oie a été soigneusement taillée — et le modèle a son prix : « La Rose a ses épines, le Travail a sa peine... » ! Et l'enfant royal recopie : « La Rose a ses épines... » Qu'il fût d'esprit ouvert, direct, cela ne fait pas de doute. Quand il était au Temple, il s'inquiétait de savoir quels seraient les geôliers du jour ; il n'avait point peur cependant de ces hommes à écharpes et espérait pouvoir faire à ses parents un rapport favorable de l'accueil qu'il avait reçu. Un jour — c'est Lenotre qui nous le raconte — s'étant approché tout doucement, il regarda le titre du volume que tenait un commissaire assis dans l'antichambre, et tout joyeux de sa consta-

tation, il vint murmurer à l'oreille de son père : « Papa, ce monsieur-là lit Tacite. »

C'est alors l'enfant que nous présente Louis-Auguste Brun dans un dessein rehaussé de pastel : cheveux blonds, bouche très modelée, rien qui annonce « la ganache » bourbonienne : veste bleue à revers rouges, collerette de dentelles — âge d'or en apparence. La rose n'a point encore toutes ses épines... Et maintenant regardez le jeune garçon que nous révèle en 1794 le dessinateur Moriès, élève de David : une figure de criminel en puissance, des cheveux longs, ébouriffés, retombant sur une sorte de carmagnole — ah ! Madame de Tourzel ! — la bouche toujours bien dessinée mais avec un pli de méchanceté, le regard en dessous, je ne sais quoi de défiant, de menaçant à la fois : une jeune bête traquée, hostile.

Du dessin de Brun à celui de Moriès, un monde, un monde en quelques mois ! Comment l'enfant tendre et vif qui avertissait son père que le monsieur lisait Tacite est-il devenu celui qui se fit, devant Chaumette, Hébert et autres, l'accusateur de sa mère et dénonça, sans y rien comprendre vraisemblablement, les pires turpitudes ?

Les pièces du procès s'accumulent, les historiens travaillent. Quelques points paraissent fixés : Lenotre me disait avoir reçu de l'archiviste du Vatican une lettre affirmant qu'en 1795 le pape Pie VI s'était, dans une allocution privée, félicité de la délivrance du dauphin. Mais ce dauphin était-il fils légitime ? Lenotre semblait en douter parfois : en juillet 1784, disait-il, quand Gustave III roi de Suède vint en France incognito, il y eut des fêtes à Trianon. La reine joua la comédie avec Fersen. Elle s'égara, dit-on. Le certain est que, Fersen parti, elle eut du vague à l'âme, et quand on préparait des fêtes, elle répondait : « Je ne danse plus... » Or, en mars 1785, Louis XVII naissait. D'autre part, lors de la fuite de Varenne, le dauphin, que son capitaine des gardes ne doit pas quitter, est confié à Fersen, qui le promène dans Paris. Aurait-on osé remettre à un inconnu cet enfant que le capitaine des gardes avait pour devoir de surveiller sans cesse ?

Lenotre était résolument anti-Naundorf ; c'est même un point sur lequel il s'exprimait avec une vivacité, une âpreté peu ordinaires chez lui.

« Un jour, me racontait-il, on discuta au Sénat une interpellation à propos de Naundorf. J'avais fait paraître une série de trois articles sur la question, et comme les sénateurs lisaient le *Temps*,

ils écoutaient l'orateur naundorfiste avec des sourires : « Lisez donc le *Temps* ». Ce jour-là, concluait Lenotre, j'ai eu les honneurs du *Moniteur*. Puis, se reprenant : Du *Journal Officiel* ».

Mais, avec sa franchise coutumière, il avouait ne pouvoir répondre à la question : De tous les prétendants au titre de Louis XVII, lequel est le vrai ? Parfois il n'envisageait comme possible que Mathurin Bruneau, ce « candidat » qui se manifesta sous la Restauration... Mais le plus souvent il concluait d'un ton désenchanté : « On ne sait pas... On ne sait pas.. »

En marge du cas Louis XVII et au sujet de la reine, il m'a raconté une anecdote qu'il tenait de M. d'Ocagne et qui mérite d'être enregistrée. La duchesse d'Angoulême, fille de Marie-Antoinette, vivait retirée à Rome. Un jour, un gentilhomme lui demande une audience, ayant, dit-il, un souvenir à lui remettre. C'était une petite boîte en carton cerclée d'or et contenant des cheveux de Marie-Antoinette.

Rogue, la duchesse dit : « Mettez-ça là. »

Le gentilhomme parti, elle prend la boîte, la casse, la jette avec les cheveux dans le feu, donne le cercle d'or à une petite fille qui joue près d'elle (cette petite fille, c'était, je crois bien, la princesse Mathilde) et murmure : « Cette femme-là nous a trop fait de mal... »

La duchesse d'Angoulême était-elle à ce point Bourbon qu'elle ne pardonnât pas à sa mère l'Autrichienne ? Ou d'autres raisons... En tout cas l'anecdote laisse à penser.

* * *

Croire que les perspectives de Lenotre se bornaient à la Révolution serait une lourde erreur. Il n'était pas l'homme d'une seule époque et tout l'intéressait de notre histoire.

Il connaissait dans son détail l'existence qu'on menait à Versailles au temps des rois (il avait un goût particulier pour les *Mémoires* du duc de Luynes) ; et c'était plaisir de l'entendre retracer les scènes journalières du Palais. Grâce à lui, j'ai déjeuné à la table royale et suis demeuré stupéfait devant les innombrables cloches déposées en grande pompe, au bruit du tambour et entre une haie de gentilhommes en face du souverain. Sous ces cloches s'étalaient dans le jus et la bisque, la farce et la truffe, les chapons, perdrix, dindons, les quartiers de veau... Impavide, le Roi Soleil

regardait ces mille et une victuailles et ne s'en trouvait nullement écœuré. Il leur disait un mot, et se levait de table, ce gaillard Bourbon, sans aucun sentiment de pesanteur apparente, car au souper il trouvait encore moyen de faire honneur aux tourtes, poulardes, faisans qui, avec le même cérémonial, le même accompagnement de tambour et de gentilshommes, faisaient leur entrée dans la chambre royale.

Cette tradition gargantuesque s'est perpétuée sous Louis XVI, voire sous Louis XVIII, et Lenotre s'est demandé quelles étaient les raisons d'un pareil gaspillage culinaire. Evidemment la viande du roi à peine entamée par un unique convive n'était point perdue ; elle approvisionnait le *Serdeau*, marché de victuailles où l'on vendait la desserte du château pour le plus grand profit des officiers de la Bouche, c'est-à-dire de tous ceux qui, de près ou de loin, étaient attachés au service de la table royale. Une bonne affaire pour ces messieurs.

...Quand M. Ernest d'Hauterive venait rue Vaneau, c'était l'Empereur qui était sur la sellette, et je me souviens du récit passionnant et tout simple que nous fit l'historien de la police napoléonienne à son retour de Sainte-Hélène. Avec lui nous sommes montés aux Briars, puis sur le plateau de Longwood où inlassablement les vents chassent les nuages devant eux ; et nous avons essayé, vainement, de rendre son aspect ancien à la maison du captif vidée, massacrée, éventrée depuis le 5 mai 1821...

Avec la fin du second Empire commençaient les souvenirs personnels de Lenotre. Tout jeune, à Metz, il vit Napoléon III : « Qu'est-ce que tu fais ? disait celui-ci à son cousin le prince Napoléon, apoplectique et chamarré. Moi, je m'en retourne. » Et il se dirigea vers la préfecture, suivi respectueusement par la foule. Cela se passait huit jours après Wissembourg.

On a beaucoup dit, répété que Napoléon III n'avait pas d'esprit. Lenotre s'inscrivait en faux contre ce verdict :

Lorsque le Panthéon fut de nouveau affecté au culte, un prêtre de Sainte-Geneviève porta ses doléances à l'empereur : « Célébrer la messe au-dessus des pierres qui recouvrent Voltaire et Rousseau, ces deux athées, c'est pénible, Sire ! » Et, tortillant sa moustache, Napoléon III répondait : « Et à eux, croyez-vous que ça leur est agréable ? »

Ces athées, Lenotre assista un jour à leur exhumation. Voltaire était dans une boîte en bois imitant le bronze. On l'ouvre. Dans

un coin, un petit cercueil qu'on ouvre également. Un des assistants privilégiés prend le crâne, l'élève sur ses doigts et dit :

— Messieurs, Voltaire est présent.

Un éclair de magnésium ; autour des doigts le crâne tourne et donne l'impression du buste de Houdon.

Rousseau, lui, est dans un coffre qu'on dessoude comme une boîte de conserve ; il apparaît les yeux fermés, les lèvres comme marquées d'un sourire de mépris, les mains ramenées sur la poitrine. Au premier abord, on dirait l'homme même, puis le coffre complètement ouvert, l'illusion disparaît : ce n'est plus qu'un squelette, les mains semblables à des arêtes de poisson, le tout enveloppé d'un réseau de fils qui forme suaire... Ressuscité par Lenotre, le spectacle prenait quelque chose d'hallucinant.

Dans un ordre d'idées moins macabres, il racontait ses visites chez la princesse Mathilde dont le parler vert l'avait étonné. Comme il admirait la beauté de ses bijoux : « Ordres russes, répondait-elle, mais il faut rendre ça à ces cochons. » Et elle allait recevoir l'ambassadeur de Russie. Avec cela, je ne sais quoi de bon enfant, convenant que sans Napoléon III elle vendrait des oranges, mais ne badinant pas lorsqu'il s'agissait d'amour. — Un jour, Edmond About causait avec elle. Entre le peintre, le favori de la princesse qui semble s'offusquer de ce tête-à-tête. About, pensant être spirituel, s'écrie : « Ah ! petit jaloux ! » Alors la princesse sonne et froidement : « Faites avancer la voiture de M. About. » Une exécution sommaire.

De l'impératrice qu'il avait conduite à travers les vestiges de Marly, Lenotre avait gardé le souvenir d'une sorte de simplicité : « Tirez-moi », lui disait-elle quand il fallait descendre de la victoria. Mais elle saluait souvent... par habitude.

* * *

Lorsqu'on a parlé de l'œuvre de Lenotre, on n'a point tout dit ; l'homme était d'un commerce exquis, d'une bonté sans égale, et sa conversation avait une chaleur, un rayonnement incomparables. Il contait, mimait (il adorait le théâtre, en avait l'expérience) et riait d'un de ces rires réconfortants, contagieux, dignes du colosse magnifique qu'il était. Jadis — Maurice Barrès qui fut son cadet et condisciple me le disait — Lenotre à la Malgrange, près de Nancy, avait joué le rôle de Pierre le Grand dans une

pièce montée par les pensionnaires, et il y était remarquable, paraît-il. Et depuis, Lenotre le Grand n'avait rien perdu de sa verdeur, de cette espèce de truculence mesurée qui jetait une pincée d'ironie, d'enjouement dans le moindre de ses propos. Il avait débuté comme fonctionnaire au ministère des Finances, direction des douanes ; son chef qui lui voulait du bien et n'ignorait pas que son subordonné avait d'autres préoccupations que les statistiques, lui demandait :

— Vous devez trouver votre métier bien monotone ?

— Pas du tout, répondait Lenotre avec bonne humeur. Je fais, refais mes additions et ne trouve jamais le même résultat.

J'ai souvent pensé qu'à l'image du *Menagiana* on pourrait constituer un *Lenotriana* avec les anecdotes, les mots enregistrés par les hôtes des mercredis de la rue Vaneau : Marc Varenne, Pierre Bessand-Massenet... Pour ma part, j'apporte une petite contribution à ce recueil en citant telles quelles les paroles du maître.

D'abord les histoires d'Académie. Emile Augier faisant ses visites de candidat se présente chez un immortel un peu perdu dans les brumes de l'âge. On l'annonce. L'immortel poli et étranger dit : « M. Laugier ». Emile Augier rectifie, dit qu'il est auteur dramatique.

— Monsieur, répond l'immortel, je ne vais jamais à la comédie.

Puis il se souvient qu'il a reçu les pièces du candidat et pour le lui prouver ajoute :

— J'ai ouvert une de vos pièces, *la Gigue*, et j'avoue que je n'ai jamais entendu parler de gigue là-dedans.

Il s'agissait de *la Ciguë*, véritable pièce d'Augier.

Ce jeune étudiant qui a obtenu d'être reçu par Hugo n'est pas encore un candidat mais un admirateur fervent.

— Comment se présenter ? demande-t-il à un ami. Faut-il se mettre à genoux, baiser la main ?

— Mais non, il est très simple. On lui fera dire des vers.

En effet, Hugo lit les vers qu'il a composés le matin. Le visiteur écarquille les yeux, sidéré... puis soudain, dans un élan d'enthousiasme, il se frappe les cuisses frénétiquement et crie :

— Ah ! le cochon ! Ah ! le cochon ! (1)

Et voici Lenotre en scène chez Alexandre Dumas fils. Une

(1) Maurice Barrès avait été reçu par Hugo, alors sur sa fin. Juliette Drouet tenait le livre des visites, disait : « Demain vous recevrez M. Barrès, » Celui-ci voit un petit homme, très rabougri, assis derrière une table et qui lui dit : « Ah ! jeune poète, je suis content de vous voir. J'aime beaucoup vos vers. »

galerie de tableaux, une vieille petite dame qui passe, suivie d'une servante ; puis le maître, très digne et froid. Tout à coup l'atmosphère se réchauffe, Dumas semble s'intéresser au visiteur et lui dit : « Je sors avec vous. » Il va quitter son pantalon à pied, repart. Tous deux arpentent le boulevard Malesherbes, le maître s'appuyant au bras de Lenotre qui se dit : « Décidément je lui plais ». Après une courte promenade, appelant un fiacre, Dumas le quitte... Quelques jours plus tard, Lenotre apprenait de M. d'Hauterive, parent de Dumas, que celui-ci avait des vertiges et recherchait le bras de personnes complaisantes pour se promener. A quoi tient la faveur !

Il y avait dans ces temps lointains une simplicité dans la bonne humeur qui nous étonne. Ainsi cet écrivain qui, lors des réceptions qu'il donnait, s'écriait dans l'antichambre : « Ah ! Monsieur l'abbé, comme je suis en retard avec vous ! » Et l'on voyait entrer Lenotre dans le salon. Une minute après, on entendait une nouvelle exclamation : « Ah ! mon cher général, comme je m'excuse de n'avoir pas répondu à votre lettre ! » et c'était un vieux professeur qui faisait son entrée... ou bien : « Ah ! mon cher maître, quelle reconnaissance pour votre dernier livre ! » et c'était un général qui paraissait...

Le même écrivain, ami de la farce, désirait avoir l'appartement qu'occupait un M. Durand. Il envoie à cette adresse un ami vêtu en prêtre qui demande : « M. l'abbé Durand ? — Nous avons un locataire du nom de Durand mais il n'est pas abbé », répond la concierge. Peu après un autre ami se présente en uniforme : « Le capitaine Durand, s'il vous plaît ? » La concierge répond comme devant et commence à s'inquiéter. Puis un troisième survient avec une figure de policier : « M. l'inspecteur Durand ? — Connaissons pas — Ah ! il y a longtemps qu'on ne l'a vu à la préfecture. C'est louche. » A la fin, le pauvre Durand fut expulsé par le propriétaire.

Un écrivain dont Lenotre parlait souvent était Victorien Sardou qui avait été un peu son conseiller, un conseiller sévère, de parole colorée, bonhomme au fond et qui racontait volontiers ses débuts difficiles. Sardou ne payait pas son bottier. Un jour, descendant la rue de l'Odéon, il l'aperçoit, fait semblant de lire un livre à un étalage. Le bottier (c'était le père de l'acteur Darras qu'ont bien connu les habitués du théâtre de l'Odéon) lui frappe sur l'épaule. Sardou ne dit mot, s'enfonce dans sa lecture. L'autre tient bon et

montrant d'un geste les souliers éculés de Sardou s'écrie : « Vous, monsieur Sardou, chaussé ainsi ! — Mais vous savez bien que je vous dois de l'argent. — Qui vous parle d'argent ? Trois fois je me suis présenté chez vous. Trois fois vous m'avez mis à la porte en me disant : « M... ! j'ai à travailler ! » Vous êtes un travailleur, monsieur Sardou. J'ai confiance en vous. Venez vous faire chausser chez moi. »

Et Sardou ajoutait :

— Quand je fus arrivé, je lui amenai ma famille : six paires de pieds à chausser !

Hébrard, le directeur du *Temps*, était pour Lenotre le type même du gourmet, un digne émule de Grimod de la Reynière. Il savait distinguer le goût de l'aile droite et celui de l'aile gauche du poulet (côté fiel). Un jour on lui sert des grives rôties sur du charbon de bois ; il en mange une, se déclare satisfait, puis une seconde, et ayant terminé déclare :

— Celle-ci a été rôtie sur du *bois flotté* (1) »

Comment rendre l'accent qui animait ces menues histoires ? Il y avait de la joie dans l'air, quand Lenotre racontait la belle aventure de ce jeune homme qui fit en province un riche mariage pour avoir présenté une carte ainsi rédigée : « X..., auditeur au Collège de France. » Et ses souvenirs de médecins ! Comme il souffrait à la plante des pieds, on lui indiqua, non un pédicure, mais un spécialiste qui habitait Auteuil. Ce spécialiste, homme à figure lugubre, l'introduit dans une salle brillante, étamée de partout, le fait monter sur un escalier de nickel, appuie sur une pédale... Une rampe de flammes jaillit, fait rougeoyer les instruments de torture. Cela était déjà terrifiant... L'augure regarde le pied : « Très grave. Ça vous prendra aux mains, aux yeux... Je ne peux vous opérer que dans une clinique ». Après quoi il fait payer et conseille l'achat de « supinators » dont on use dans l'armée allemande.

Eberlué, Lenotre sort en s'accrochant aux réverbères, rencontre une âme charitable et sensée qui le conduit chez un pharmacien : avec une fiole et un pinceau le mal est guéri en huit jours.

Et voici qui est plus dramatique. Atteint d'un rhume de cerveau rebelle, un ami de Lenotre s'adresse à un spécialiste suédois qui

(1) A propos d'Hébrard, Lenotre racontait ceci qui donne une idée de l'ignorance des journalistes — j'entends ceux d'autrefois. Dans un conclave du *Temps*, on discutait sur l'avenir. Las de palabres, Hébrard s'en va, disant : « Le mal vient du 10 août ». Les journalistes se regardent ébahis : qu'a voulu dire le patron ? Et Lenotre dut leur expliquer que le 10 août 1792, c'était la chute de la monarchie.

lui coupe un cartilage dans le nez. L'affaire terminée, le praticien prononce :

— Il n'y a que moi qui fasse cette opération. Vous avez soixante-quinze centimètres de gaze dans le nez. Je viendrai vous retirer ça demain. Vous aurez une mauvaise nuit.

En effet, le lendemain, l'opéré suffoquant attend le médecin. Huit heures, neuf heures, onze heures. Pas de médecin. On finit par apprendre que celui-ci s'est fait écraser par une voiture, et il fallut appeler d'autres hommes de l'art pour libérer le malheureux.

C'est un pareil sentiment d'angoisse que Lenotre nous faisait partager, lorsqu'il rappelait une de ses visites au Muséum. Il désirait voir le squelette de Soliman, le fanatique assassin de Kléber au Caire ; les traces du pal qui avait écorné les vertèbres du condamné s'apercevaient encore, disait-on, ainsi que celles du feu qui avait brûlé le poignet. Lenotre entre dans une salle remplie de squelettes, et le fonctionnaire qui l'a accompagné, s'excusant d'avoir affaire ailleurs, l'enferme, donne deux tours de clés... Le temps passe... Sa curiosité satisfaite, le visiteur commence à se sentir mal à l'aise ; il y a dans cette salle une odeur particulière, cela tient de l'hôpital et du cimetière ; les crânes ricanent, les fémurs et les tibias semblent s'agiter, et Lenotre sent qu'il va danser à son tour une danse macabre... Enfin, au bout de trois quarts d'heure, la serrure grince, le fonctionnaire reparait : il a été retenu par son directeur.

Dans les dernières années de sa vie, Lenotre se disait las d'écrire :

— Décidément le travail n'était pas ma vocation. Je n'ai pour lui qu'un goût factice.

L'excellent homme ! Jusqu'à la veille de sa mort, il travailla : sa chronique — celle qu'il donnait depuis quarante ans — parvint au *Temps* dans le moment même où l'on apprenait qu'il n'était plus.

Travailleur infatigable, conteur étonnant, riche des plus beaux dons, et avec cela d'une simplicité noble, ignorant la morgue, l'intrigue, l'envie ; un cœur ouvert à toutes les sympathies, voilà le souvenir que je garde de ce grand Lorrain, et je crois que tout ceux qui l'ont connu peuvent dire avec moi : « En vérité, cet homme était un seigneur. »

J. LUCAS-DUBRETON.